

Le concept de «centralité» appliqué à l'Asie centrale : enjeux géopolitiques russes du XIX^e-début du XX^e siècle entre Occident et Asie¹

Svetlana GORSHENINA
Réseau Asie – IMASIE, CNRS-FMSH

Résumé :

Cet article porte sur les discours qui, au XIX^e et au début du XX^e siècle, ont animé les sociétés savantes et les élites politico-administratives russes et européennes sur le thème symbolique du positionnement de la Russie par rapport au centre du monde et de la fixation du centre en Asie. Plusieurs grilles de lecture seront appliquées au cours de l'analyse afin de comprendre les rapports entre les notions scientifiques, les ambitions géopolitiques et les préoccupations pratiques de gouvernance impériale. Cette analyse fera apparaître les particularités de chacun des discours dans le cadre du transfert culturel entre l'Europe et l'empire russe des idées relatives à la centralité.

Mots-clés : centralité ; Russie ; Asie ; Asie centrale ; Turkestan russe ; géopolitique ; histoire des idées ; géographie ; colonialisme ; slavophiles ; eurasistes.

¹ Cet article est tiré de ma thèse de doctorat en histoire «*De la Tartarie à l'Asie centrale : le cœur d'un continent dans l'histoire des idées entre la cartographie et la géopolitique*» (Université de Paris I-Sorbonne et Université de Lausanne, 2007). J'aimerais exprimer ma sincère reconnaissance à Claude Rapin, toujours à mes côtés, pour ses corrections et observations.

INTRODUCTION. LA «CENTRALITE» COMME VISION DU MONDE

Dès l'aube des temps, la fascination pour le «Centre» n'a cessé de marquer la pensée humaine. On en trouve un écho dans l'histoire de sciences comme la géographie et la cartographie, la philosophie ou la géopolitique, dans les réponses variées qu'elles ont proposées à la question : «où le centre du monde se trouve-t-il ?».

Très prestigieux en soi, le concept de centralité, auquel aucune société n'a échappé, est déjà attesté dans les représentations du monde des périodes prémodernes. La Grèce est au centre de l'œcoumène, le monde chrétien se tend vers le cœur des *mappae mundi* médiévales, *Dār al-Islām* se présente au milieu de la cartographie musulmane de la même façon que dans les cartes des Brahmanes et des Indiens la place centrale a été occupée par leurs terres natales ; la position centrale de la Chine s'est manifestée non seulement sur le plan cartographique, mais également par ses appellations dont l'Empire du Milieu est la plus connue, où des connotations de centralité politique et culturelle se superposent à la notion géographique (Yee, 1994, pp. 172-173).

Une nuance non négligeable de ce concept est liée à la sacralisation du centre. Un lieu saint doit être obligatoirement au milieu, comme on le voit pratiquement chez tous les peuples à toutes les époques ; alors que les Babyloniens placent Nippur au milieu de la Terre, les Grecs placent l'oracle d'Apollon à Delphes au centre de la Grèce (Aujac, 1987, p. 135) et les auteurs médiévaux le nombril du monde à Jérusalem. Delphes, Jérusalem, la Mecque, le Tibet, l'Inde ou la Chine, tour à tour ou simultanément, prennent place dans le cadre de doctrines théologiques ou cosmographiques correspondant au «centre du monde», traduisant divers systèmes des pensées auto-(ethno-)centriques, derrière lesquels on discerne tout à la fois une volonté de se positionner au premier plan de l'histoire, une ignorance des mondes voisins, dits des «périphéries», et un désir de s'arroger légitimement le droit d'instaurer son pouvoir sur les autres. Comme le dit Benedict Anderson, «toutes les grandes communautés classiques se sont crues au centre de l'univers, rattachées à un ordre de puissance ultramondain par l'intermédiaire d'une grande langue sacrée» (Anderson, 2002, p. 26).

C'est au XIX^e siècle que ce concept connaît son apogée² ; l'idée de centralité dicte la structure des cartes du monde, notamment grâce aux hommes politiques constamment à la recherche de coalitions prometteuses, d'ennemis potentiels, d'investissements coloniaux optimaux : entre autres,

² Pour une analyse de l'historique du concept de centralité au niveau de l'organisation spatiale dans le cadre d'un État autour des rapports ville-campagne voir Nicolas et Radeff, 2002; sur l'évolution des idées de la centralité, notamment celles de Walter Christaller, chez les historiens, voir Radeff, 2000.

on évoque souvent alors, par exemple, les positions centrales des Allemands en Europe occidentale, des Slaves dans l'Europe en général, et des Chinois en Asie, c'est-à-dire le triangle formé par les trois empires du Milieu que sont l'Allemagne, la Russie, la Chine. Conformément à l'air du temps, cette lecture qui attribue un sens par définition positif à l'adjectif *central* apparaît également en relation avec la Russie.

En ce qui la concerne, la Russie connaît un problème du «Centre» de taille et lourdement chargé d'histoire. Le système pyramidal de la hiérarchie étatique russe a indiscutablement conditionné la fixation des centres administratifs dans les deux capitales que sont Saint-Pétersbourg et Moscou, jusqu'à faire d'elles, au fil du temps, le Centre absolu de l'Empire russe, puis soviétique (sur les plans culturel, économique, historique, etc.). C'est ainsi que, par la voix de leurs personnages, les grandes œuvres de la littérature russo-soviétique expriment tout le caractère centripète des cartes mentales russes des XIX^e-XXI^e siècles. Évoquée en tant que source de la civilisation russe («*mat' zemli russkoj*»), seule Kiev a conservé des caractéristiques «centrales», mais uniquement dans une perspective historique.

En même temps, à un niveau plus général, la Russie n'a pu échapper à toutes sortes d'exercices visant à la placer au centre des représentations cartographiques, de même que de nombreuses constructions philosophiques se sont efforcées de lui conférer une position centrale dans l'univers ; les intellectuels russes se sont en outre eux aussi appliqués à positionner le centre du monde, sans oublier cependant le rôle que la Russie a pu jouer selon cette optique. Pour les stratèges russes, l'importance de ces discours «centripètes» se manifeste, entre autre, dans le positionnement de la Russie entre l'Occident et l'Asie et à travers le problème de la dénomination du Turkestan russe.

1. FADEEV, DANILEVSKIJ ET LAMANSKIJ : LE TROISIEME CONTINENT ET LA NAISSANCE DE L'EURASIE

L'idée de la centralité de la Russie figure déjà dans les premières générations de slavophiles (Laruelle, 2002a, pp. 146-150). Ce n'est que vers 1869-1870, à propos de la question d'Orient, qu'on la voit pleinement énoncée lorsqu'un slavophile militant comme le général Rostislav Fadeev (1824-1884) (Fadeev, 1870) et le panslaviste Nikolaj Danilevskij (1822-1885) (Danilevskij, 1895) mettent en forme l'idéologie d'une politique étrangère impérialiste.

D'après leur point de vue, dans le *continent Eurasie* coexistent trois mondes différents : l'Europe proprement dite, «romano-germanique», l'Asie proprement dite ou Asie non-russe et, entre les deux, le *Monde du Milieu* [*Sredinnyj mir*³] qui est en même temps l'*Eurasie* et la Russie. À

³ En russe l'adjectif *srednjaja* provenant du nom *seredina* [milieu] a deux sens : 1) de valeur moyenne ; 2) d'élément central. Son presque synonyme *sredinnaja* a seulement le sens du

l'Est de l'Europe et au Nord de l'Asie, ce monde du milieu se distingue tant sur le plan géographique que culturel. La Russie est associée au monde gréco-slave ou orthodoxe, qui, étant évidemment le «meilleur», s'oppose au monde catholico-protestant de l'Europe et à l'Asie «non chrétienne». Celle-ci, représentée par la Chine, le Japon, l'Indochine, l'Inde, l'Iran, etc., est structurée en trois cercles culturels : le chinois ou confucéen-bouddhiste, l'indien ou bouddhiste-brahmanite et l'iranien ou islamo-mazdéiste. En attribuant la qualité de la centralité à un espace russe, ces penseurs propulsent ce dernier au sommet d'une échelle de valeurs symboliques que l'on trouve sous-entendue dans un système où des constructions imaginaires fixes déterminent l'importance des lieux les uns par rapport aux autres.

Ces propos initiaux vont réapparaître à plusieurs reprises en Russie. Dans le goût des constructions naturalistes, ils sont notamment développés par Vladimir Lamanskij (1833-1914), géographe, ethnologue, linguiste panslaviste, professeur de philologie slave à l'Université de Saint-Petersbourg et chef du Département d'ethnographie à la Société russe de géographie. Ayant longuement travaillé dans les archives de Venise et soutenant la thèse de l'existence de l'*Eurasie-Russie*, ce dernier s'oppose en effet ouvertement aux positions des géographes et géologues occidentaux, notamment Alexandre von Humboldt (1769-1859) (le premier à avoir utilisé le terme d'Eurasie) (Humboldt, t. 1, 1843, p. 54), Oskar Peshel (1826-1875) (Lewis and Wigen, 1997, p. 29) et Eduard Suess (1831-1914) ; ayant emprunté ce terme aux chercheurs de la génération précédente, ce dernier est d'ailleurs entré dans l'histoire des sciences comme l'inventeur du concept (1885)⁴. Ces chercheurs sont tous favorables à la «réunion de l'Europe et de l'Asie en un seul ensemble continental», car, selon la vision de l'époque, elles appartiennent au même «bouclier» ou «craton», l'Europe n'étant qu'un prolongement péninsulaire de l'Asie. Ils ne parviennent cependant pas à faire adopter ces constructions intellectuelles distinguant l'*Eur-Asie-Russie* comme une «donnée naturelle», comme un continent dont la position géographique serait en mesure de sculpter une identité étatique et nationale, c'est-à-dire avec le but que s'était fixé Lamanskij.

Tandis que pour les germanophones la réunion des deux continents constitue une unité euro-asiatique, chez les Russes la notion de Milieu forme de manière dominante l'unité d'un troisième continent inventé, l'*Eur-Asie-Russie*.

C'est uniquement grâce à cette position que la Russie bénéficie de caractéristiques spécifiques qui font d'elle le troisième continent : la continentalité et l'absence d'esprit péninsulaire, une continuité sans bornes et sans coupures et une négation du séparatisme, un aspect massif et la présence dans sa structure de tous les climats extrêmes, sauf le tropical, etc.

centre. Ainsi, comme l'atteste par exemple Semënov-Tjanšan'skij (1896b, p. 513), l'Empire du Milieu (pour la Chine) se dit en russe *Sredinnaja Imperija*.

⁴ Nicolas *et al.*, 1998, p. 68 ; Sériot, 1998, p. 380. En même temps, on voit que Savickij polémique lui-même à ce sujet avec A. von Humboldt : Savickij, [après 1924], p. 299.

Dans le schéma Fadeev-Danilevskij-Lamanskij, la position géographique – auparavant considérée comme néfaste pour son destin – de la Russie coincée entre deux mondes également hostiles à son égard et décentrée par rapport à l'Europe où l'élite proeuropéenne russe voudrait tant la placer, se métamorphose définitivement en un atout. Désormais entourée par les périphéries européenne et asiatique, la Russie n'est plus dans les marges de l'Europe orientale, aux portes de l'Asie, mais au milieu du continent eurasiatique qu'elle symbolise en même temps ; les slavophiles la voient de ce fait comme un élément déterminant pour le sort du monde. Un autre discours remplace donc le discours catastrophé de Piëtr Tchaadaev qui, désespéré, avait écrit dans ses *Lettres philosophiques* que la Russie n'est «ni l'Occident, ni l'Orient et nous n'avons pas les traditions ni de l'un ni de l'autre. Placés comme en dehors du temps, l'éducation universelle du genre humain ne nous a pas atteints» (Koyré, 1950, p. 21).⁵

Ce discours nouveau sur le *Monde du Milieu* ou sur l'*Eurasie-Russie* vise en effet initialement à détruire le mythe de la supériorité européenne. Il constitue une des premières tentatives de démontrer l'originalité de la civilisation russe dans laquelle, «entre l'Europe et l'Asie, de l'une et de l'autre, ni de l'une ni de l'autre, la Russie déploie sa singularité et ses différences» (Brunet et Rey, 1996, p. 255). Cependant les philosophes russes reprennent la rhétorique eurocentriste non seulement dans le but de la démolir par la suite, mais aussi (et surtout) pour l'imiter. La position géographique est ici mise au service des sentiments nationaux dans le but de légitimer la suprématie russe sur le continent. Elle dénie à l'Occident la prétention d'être la civilisation universelle en le réduisant à une périphérie comparable à la périphérie asiatique et décrit l'Europe comme un prolongement péninsulaire de l'Asie (Danilevskij, 1895, pp. 58-61). D'autre part, le but de cette modification du centre de gravité vise à transformer en avantage l'éloignement du centre européen, défaut cruel souvent dénoncé dans l'opinion eurocentriste de l'époque et prétexte pour l'éjection de la Russie hors de l'Europe. En transformant la périphérie en centre, la Russie obtient symboliquement le droit de jouer la carte du messianisme. Ce dernier, afin de réunir le monde déchiré, permet aux yeux des slavophones inspirés par les théories idéalistes de Rousseau et de Herder (Kohn, 1963, pp. 105-106) de réconcilier foi, paix, amour et raison en une construction politique homogène (notamment pour les panslavistes). Dans ces constructions, l'Asie n'apparaît que pour renforcer la position de la Russie face à l'Europe (en même temps, si l'on se déplace sur un niveau théorique, on voit qu'en recourant à une semblable série de considérations «naturalistes» il aurait été possible de prouver que l'Inde, comparable à l'Europe en taille et en position, constitue un autre continent).

Ce dualisme, dissimulé sous une forme tripartite, se manifeste clairement dans les constructions géopolitiques de Dmitrij Mendeleev (1834-1907), le célèbre inventeur du tableau des éléments chimiques. Partageant

⁵ Voir l'annexe 1 de ce recueil.

avec les slavophiles le concept de *Monde du Milieu*, multi-ethnique au caractère bipolaire eurasiatique, il en souligne bien le rôle providentiel qui est

d'estomper le désaccord entre l'Asie et l'Europe, de réconcilier et de réunir ces deux mondes différents, de trouver un équilibre entre l'individualisme européen, progressif mais orgueilleux et non conséquent [*neposledovatel'nyj*], et l'humilité asiatique qui, bien que retardée et soumise, est très solide grâce à la soudure étatique et sociale. (Mendelev, 1912, pp. 33, 146)

Pour aider à la réalisation de cette tâche, il s'abandonne à des spéculations géopolitiques, transformant en «science» une affaire de sentiments. En 1906 il tente d'identifier le centre «naturel» de la Russie sur la base des données du recensement de 1897 et des lois physiques : il découpe ainsi les cartes selon les lignes des gouvernorats pour trouver par la suite dans ce morceau de papier le centre de gravité qui doit correspondre au centre économique, transformable en centre politique. Au bout de multiples calculs, il place ce point plus au sud et vers l'est, un peu au nord d'Omsk, où il «faudrait» déplacer la capitale pour «assurer au pays le développement le meilleur» (*ibid.*, pp. 4, 6, 125-142). Bien que les résultats obtenus soient contraires au concept qui veut déplacer les capitales intellectuelles russes vers le Nord, jusqu'à Saint-Pétersbourg, Mendelev tente de mettre ce nouveau centre en valeur en se rattrapant au moyen d'une nouvelle représentation cartographique dans laquelle il cale la Russie sur le méridien de Moscou, où «l'Europe se confond avec l'Asie et où est soulignée la valeur primordiale de la partie européenne de la Russie» (*ibid.*, pp. 145-146), tandis que la Sibérie n'est qu'une péninsule humaine (Isaiah Bowman).

2. LE CONCEPT DU MONDE DU MILIEU APPLIQUE A L'ASIE

2.1. L'INDIVISIBILITE DU MONDE DU MILIEU [SREDINNYJ MIR] ET DE L'ASIE DU MILIEU [SREDNJAJA AZIJA]

Ayant fait son apparition comme une riposte au mépris occidental, le concept d'une Eurasie-Russie vue comme troisième continent connaît en Asie des applications parfois inattendues. Premièrement, en faisant de l'Eurasie-Russie une structure «naturelle» et «organique», ce concept tente de justifier les frontières existantes en les présentant comme les «limites naturelles et évidentes» de l'empire.

Comme l'enjeu principal de la création du *Monde du Milieu* porte sur les relations des mondes romano-germanique et gréco-slave, Lamanskij dessine tout d'abord le tracé des frontières occidentales à partir de la mer de Barents, sur la frontière russe avec la Norvège et la Suède, puis sur une ligne «de Dantzig près de la Baltique, à Trieste au Sud sur l'Adriatique»

(Lamanskij, 1892, p. 24). Ce tracé qui réduit virtuellement l'espace de l'Europe du XIX^e siècle recoupe parfaitement les limites du futur bloc communiste de l'Est et s'explique dans ce discours géocentrique comme la conséquence directe d'une situation naturelle : les plateaux eurasiatiques qui commencent sur les bords de la mer d'Okhotsk ne sont coupés que par le golfe de Finlande au nord et par l'Adriatique, près de Venise, au sud (ce discours a été déjà pressenti par Karl Marx en 1853). La même «évidence» géographique explique les frontières nord-est de la Russie qui passent «naturellement» le long de l'Arctique puis de la mer du Japon.

En ce qui les concerne, les frontières méridionales sont difficiles à définir dans l'approche naturaliste des slavophiles et panslavistes. Très enthousiastes à l'égard de tous les projets d'annexion en Orient (aussi bien le long de l'Amour, que dans les steppes de la Tartarie indépendante), ils tentent de combiner ici le principe de l'unité physico-géographique du territoire de l'empire russe à des raisonnements politiques qui supposent des dimensions culturelles. Sans prétextes solides dans le domaine de la géographie, ni dans celui de l'ethnographie⁶, leur argumentation prend alors appui sur une base politique. Dans cette optique de l'évidence, il est «naturel» et «humain» d'agglutiner l'*Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*] à l'intérieur des frontières du *Monde du Milieu* [*Srednij* ou *Sredinnyj mir*] qui finit par former une «totalité indivisible». Les frontières actuelles se justifient alors par leur propre existence, ainsi que la domination russe sur l'*Asie centrale* par la colonisation et par une russification «massive» de cet espace turcique. Ce n'est pas un hasard si dans l'introduction de l'atlas *Aziatskaja Rossija* [*Russie asiatique*] de 1914 on lit que «les terres de notre Russie asiatique, c'est une partie inséparable et indémontable de notre État et en même temps c'est notre seule colonie» (*Aziatskaja Rossija*, 1914, t. 1, p. VIII).

Dans cette «totalité indivisible» constituée à la suite d'une intervention militaire qui y a apporté «la Lumière de la Civilisation», Lamanskij juge qu'au point de vue géographique, ethnologique et historico-culturel, il n'y a plus aucune différence entre les périphéries russes du sud, du nord, de l'est ou de l'ouest, car il y a partout une «présence civilisatrice russe». Après avoir adopté l'identité du dominant (l'incorporation graduelle passe successivement par une intégration économique, puis administrative et, enfin, sociale et culturo-religieuse, en commençant par la cooptation de l'élite nationale), la nature des peuples de l'Asie russe devient complètement différente de celle de leurs voisins au-delà des frontières impériales : même s'ils partagent des religions et des langues et qu'ils appartiennent aux mêmes «races» que leurs voisins, ils ne sont plus les mêmes, car ils ont déjà été re-civilisés par la Russie (russifiés) et de leur propre culture ancienne il ne reste plus que quelques traces (Lamanskij, 1892, pp. 4, 8, 16-17, 43-45).

⁶ De ce point de vue Danilevskij et Lamanskij considèrent le Turkestan comme un monde à part de la Russie : Lamanskij, 1892, p. 17.

Liées au messianisme russe, ces idées civilisatrices tout à fait comparables à des mouvements du même type en Italie, en France, en Allemagne et en Pologne, sont défendues par les slavophiles, panslavistes, conservateurs et nationalistes comme Sergej Uvarov (1786-1855, ministre de l'éducation de 1833 à 1849), Mikhaïl Pogodin (1800-1875, professeur d'histoire russe de l'université de Moscou), Konstantin Arsen'ev (1789-1865, libéral, géographe et statisticien), Vasilij Grigori'ev (1816-1881, nationaliste et meilleur spécialiste de l'histoire ancienne de l'Asie de l'époque), ainsi que le géographe Pëtr Semenov-Tjanšan'skij (1827-1914). Elles sont cependant partagées par des radicaux de gauche comme Alexandre Herzen (1812-1870) qui, dans sa revue londonienne *Kolokol*, écrit que le rôle de la Russie est de transférer les «Lumières de la civilisation en Asie centrale», étant donné qu'elle est la mieux placée dans ce but (Bassin, 1999, pp. 54-55, 203).

Ces idées qui supposent la possibilité de changer la nature profonde des peuples colonisés trouvent une prolongation dans la volonté de changer également le paysage, en soulignant de manière appuyée les différences avec les territoires limitrophes et les ressemblances avec la métropole. Ainsi, de multiples projets d'irrigation et de plantation d'arbres dans les villes «européennes» du Turkestan sont lancés par le premier général-gouverneur Konstantin von Kaufman (1818-1882, en fonction de 1867 à 1882).

La conclusion est «évidente» : les frontières du *Monde du Milieu* sont bien celles de l'empire russe et l'*Asie du Milieu* se trouve «naturellement» à l'intérieur des frontières impériales. Par conséquent, la notion de conquête se laisse remplacer par celle de colonisation.

2.2. LE DEPLACEMENT DU «CŒUR DE L'ASIE»

La théorie du troisième continent suppose non seulement l'établissement d'un système à deux cercles concentriques correspondant au *Monde du Milieu* et à l'*Asie du Milieu* comme «totalité indivisible», mais nécessite également l'application d'un concept de centralité à ces deux composantes. Les slavophiles et panslavistes construisent une Eurasie-Russie fondée sur le principe du Milieu qui s'appuie sur un schéma où la Russie, décentrée par rapport à l'Europe, se présente comme l'élément central du continent eurasiatique, qu'ils transforment en Eurasie-Russie ou en Russie-monde. Ces penseurs appliquent alors la même méthode à l'Asie centrale, qui est doublement décentrée à la fois dans le concept de centre – transition – périphérie de Richthofen (Gorshenina, 2007) et par rapport aux centres des cultures orientales dites classiques turco-iraniennes.

Pour accomplir cette tâche, deux opérations sont nécessaires : élargir vers l'ouest l'espace défini par Ferdinand von Richthofen (1833-1905) comme Asie centrale et déplacer le *centre* de l'Asie.

La première a eu lieu dès les premières réflexions russes sur l'Asie centrale, qui définissent toujours le Turkestan russe comme Asie centrale,

refusant les autres définitions inventées par les intellectuels occidentaux comme celles d'*Asie boréale* ou *terres basses*, ou par les auteurs orientaux comme celle de *Touran*. Pour les Russes du XIX^e siècle il est très important que le terme d'*Asie centrale* soit préservé pour les khanats centro-asiatiques sur le point d'être transformés en Turkestan russe. À la différence de l'expression *Touran – terres basses*, celui d'*Asie du Milieu* [*Srednja-ja Azija*] évoque l'idée d'un centre ou d'un milieu symbolique visible et linguistiquement bien mis en valeur, qui souligne sa «supériorité» sur diverses échelles de mesure. On note toutefois que l'apparition du terme *Asie centrale* vers 1820 n'est clairement pas lié à la reconnaissance du fait que cette zone géographique a joué un rôle central dans l'histoire mondiale, car l'opinion selon laquelle les empires des steppes ont joué des rôles primordiaux entre 1000 et 1500 ne verra le jour que bien plus tard : il faudra en effet encore des décennies pour que cette région prenne une position centrale dans les reconstructions historiques après la reconnaissance de ce fait au niveau des appellations⁷.

La seconde opération, le déplacement du centre de l'Asie, liée au processus de valorisation de la région, a pris un peu plus de temps.

Danilevskij lui-même semble sous-estimer le Turkestan russe qu'il voit comme un Orient un peu défectueux, difficile d'accès et extrêmement pauvre par rapport aux «Orient» de la Turquie, de la Perse, de l'Inde ou de la Chine. Mais ces derniers avaient tous été pris dans le cercle expansionniste européen et de ce fait étaient fermés à tout espoir colonialiste russe. En revanche, le Turkestan a été vu en Occident comme un champ approprié aux efforts russes. Dans un discours tenu en 1882 à la *Royal Geographical Society* Henry Rawlinson exprime l'idée communément reconnue selon laquelle la mission russe en Orient est honorable à la condition, sous-entendue, d'être bien délimitée :

extension of Russian arms to the east of the Caspian has been of immense benefit to the country. The substitution, indeed, of Russian rule for that of the Kirghiz, Uzbeks, and Turkomans throughout a large portion of Central Asia has been an unmixed blessing to humanity. The execrable slave trade, with its concomitant horrors, has been abolished, brigandage has been suppressed, and Mahometan fanaticism and cruelty have been generally mitigated and controlled. Commerce at the same time has been rendered more secure, local arts and manufactures have been encouraged, and the wants of the inhabitants have been everywhere more seriously regarded than is usual under Asiatic rulers. (Curzon, 1889, p. 384)

Indigné par le fait que l'Europe ne confie à la Russie que la misérable tâche de «civiliser» le Turkestan, sans le risque d'être critiquée, Danilevskij s'exclame :

⁷ On peut faire remonter cette appréciation de la position centrale de la région au maximum au début du XX^e siècle : di Cosmo, 1999, p. 2.

En mille ans nous avons, de notre sang et de notre sueur, édifié un empire de 80 millions d'âmes... et tout cela pour porter la civilisation européenne à quelque cinq ou six millions de primitifs en Asie centrale et à deux ou trois millions de nomades mongols... Voilà le rôle magnifique qu'on nous a permis de jouer! (Danilevskij, 1895, pp. 37, 62-63)

On revient cependant aux opérations nécessaires : «élargir» l'*Asie centrale* et «déplacer» son centre. Même si des Occidentaux, comme l'Américain Ellsworth Huntington (1876-1947), acceptent d'élargir les limites de l'Asie centrale (*Central Asia*) à tout l'espace marqué par les frontières politiques de la Perse, de l'Afghanistan, du Baluchistan, du nord de l'Inde, du Tibet, de la Chine et de la Russie asiatique (selon la vision de Vivien de Saint-Martin), le centre de l'Asie reste fixé sur l'*Asie centrale* de Richthofen ou, comme cela a été défini plus tard, la *Haute Asie* de Fernand Grenard et de Paul Pelliot⁸. Malgré des différences minimales (car le centre est placé aléatoirement à Tourfan, dans le bassin du Tarim ou dans celui du Lob-Nor (Huntington, 1907, pp. 7, 91), dans le Pamir, sur le plateau du Gobi⁹ ou dans un rayon de «mille miles» autour d'Ouroumtchi¹⁰), le cœur de l'Asie est positionné dans un espace souvent défini comme *Terra incognita* ou à proximité, c'est-à-dire dans ce qui au XIX^e-début du XX^e siècle se trouvait encore à l'écart des possessions coloniales européennes, donc dans une région relativement libre et ouverte à tous (surtout comme objet d'expansionnisme futur). Dans ce sens cette *Haute Asie* présente un parallèle direct avec la *haute mer*, c'est-à-dire l'une des cinq zones définies pour le partage des eaux dans les réglementations internationales ; à la différence des zones des eaux intérieures, territoriales, contiguës et de diffusion, celle de la haute mer échappe à toutes les dépendances (Guichonnet et Raffestin, 1974, pp. 39-40).

En contradiction avec la tradition occidentale, les Russes commencent à placer systématiquement le *centre de l'Asie* dans leur *propre Asie* qui ne peut être qualifiée autrement que comme *Asie du Milieu* [*Srednjaja Azija*].

Les descriptions du Département russe de l'exposition universelle de 1900 à Paris, rédigées à cette occasion par Pëtr P. Semenov et Vladimir I. Masal'skij¹¹, soulignent que la «*partie centrale* du continent *Eurasie* est

⁸ Huntington, 1907, p. 7 ; Grenard, 1929, pp. 234-379 ; Pelliot, [après 1924], p. 1.

⁹ Pour Reclus le centre de l'Asie centrale est placé «dans le plateau de Gobi», alors que «le centre de gravité de tout le corps continental» est «à l'angle sud-occidental de ce trapèze [...], au] nœud montagneux, formé par le croisement de l'Himalaya et du Karakorum» : Reclus, 1881, pp. 3-4.

¹⁰ D'après Lattimore c'est au Xinjiang que le nouveau pivot du monde se forme au carrefour des frontières linguistiques (entre les langues mongole, chinoise, tibétaine, indienne, afghane, turcique, russe), religieuses et politiques (entre les États indépendants, satellites, colonies), entre modernisation et tradition : Lattimore, 1950, pp. 3-4.

¹¹ Partie sur la Sibérie par P. P. Semënov et sur le Turkestan par V. I. Masal'skij (depuis p. 130) : Semënov, 1900.

occupée par le pays qui est connu comme *Touran* ou *Turkestan*», et que cette région s'étend du fleuve Oural et de la Caspienne jusqu'à l'Altaï et à la Chine, de la Perse et de l'Afghanistan jusqu'aux Gouvernorats sibériens de Tobolsk et de Tomsk. La partie septentrionale de ce pays – les Steppes Kirghizes [*Stepnaja kirgizskaja okraina*] – est au nord-ouest liée aux steppes de la Russie d'Europe et au nord-est aux steppes de la Sibérie. La partie méridionale est représentée par «le Turkestan dans le sens étroit du terme», c'est-à-dire par le gouvernorat du Turkestan et les deux khanats de Boukhara et de Khiva (Semënov, 1900, p. 130). Dans la carte fournie à la fin de l'ouvrage cette région est nommée *Périphérie de l'Asie du Milieu* [*sredne-aziatskaja*] ou *turkestanaise*¹², ce qui évoque des rapports de subordination entre le centre-métropole (Saint-Petersbourg) et la périphérie-colonie (le Turkestan), laquelle est en même temps désignée comme partie centrale du continent asiatique.

Métropole et périphérie, composantes de l'«inséparable» couple *Monde du Milieu – Asie du Milieu*, suscitent un jeu symbolique de mots intimement liés au principe de centralité. Il n'est donc pas surprenant que la caractéristique essentielle du *Monde du Milieu* – son unicité [*unikal'nost'*] – ait été également appliquée au Turkestan russe. Son premier gouverneur, von Kaufman, considère le Turkestan comme absolument unique tant du point de vue de l'exotisme que sur les plans géographique, culturel ou religieux. De ce fait, selon lui, il devrait bénéficier d'un statut et d'un financement spéciaux. Dans le cadre du schéma d'Humboldt reposant sur le lien *Touran – terres basses*, le rapport n'est pas suffisamment évident, car, conformément à la logique des penseurs russes de l'époque de la conquête, le mot *Touran* ne porte à première vue pas en soi les fondements légitimes pour une transformation des khanats de la Tartarie indépendante en Turkestan russe. En revanche, la notion de *Milieu* appliquée tant au conquérant qu'au conquis permet d'expliquer la conquête de manière plus simple et «naturelle», surtout, pour l'installation ultérieure des Russes au Turkestan. Même s'il s'agit d'une coïncidence, l'une des premières définitions détaillées en russe de l'*Asie du Milieu* a été élaborée en 1847 par Bičurin dans ses *Recueils de témoignages sur les peuples de l'Asie centrale* sur la demande de l'Académie russe des Sciences au début de la conquête du Turkestan (Bičurin, 1950-1953, t. 1, 1950, p. XXVI).

Étrangement, le plus proche parallèle de ce processus, où le statut de centre est conféré à la périphérie d'un empire pour favoriser l'annexion d'un espace frontalier, se retrouve, toujours dans le domaine russe, lié au cas du Caucase. C'est ce qui ressort en effet d'une proposition énoncée par le prince Baratynskij, vice-roi du Caucase, pour qui cette région devrait recevoir un statut de centre régional qui ferait bénéficier la Russie d'un certain prestige politique, consoliderait l'unité religieuse, renforcerait le

¹² *Karta okrain Rossijskoj Imperii : Sibir', Turkestan, Kavkaz, i Poljarnaja čast' Evropejskoj Rossii* [carte des périphéries de l'empire russe : Sibérie, Turkestan, Caucase et la partie polaire de la Russie d'Europe] : Semënov, 1900, à la fin, hors texte.

commerce et, surtout, en tant que base opérationnelle, aiderait à pénétrer plus loin vers le sud, en direction de la Turquie, de la Perse et de l'Inde pour faire obstacle à l'expansion de l'Angleterre (Gillard, 1977, p. 103).

En outre, dans ce processus de valorisation du Turkestan, la géographie et la linguistique sont complétées par le recours à l'histoire. En se référant aux idées aryennes de l'époque, ce serait là, au Turkestan, que la majorité des chercheurs russes placent le «berceau aryen» de l'humanité. Partie prenante de la construction de leur nation, ils rejettent les autres hypothèses situant l'origine prestigieuse de la «race indo-européenne» en Europe de l'Est, en Lituanie ou en Inde et ils privilégient une théorie qui la placerait soit au nord-est du Turkestan entre les massifs de l'Ala-Taou et le Balkhash, soit en amont de l'Oxus. Plusieurs scientifiques occidentaux, surtout des Allemands, se joignent à cette opinion (avec un élargissement possible jusqu'au Kashmir, Benes, 2004, p. 121), car il semble à l'époque «évident» que les langues les plus proches des idiomes anciens de la proto-langue aryenne sont, à l'exception du lituanien et du sanscrit, celles des peuples de l'Asie centrale.

Comme l'écrit Girard de Rialle,

cette région¹³ fut très probablement le berceau de la race aryenne, le théâtre de ses premiers agissements, et c'est là que des recherches ultérieures feront découvrir les monuments anthropologiques contemporains d'une race qui résumera par la suite en elle seule tous les progrès de l'humanité. (Girard de Rialle, 1875, p. 7)

Ces jugements sont bienvenus en Russie. En transposant sur leurs colonies turkestanaises, notamment au Pamir, le sentiment du prestige lié à la protopatrie de l'humanité, auréolée de sacré, les intellectuels russes soulignent la centralité du Turkestan en le positionnant au point de départ de toute l'histoire humaine des Aryens. Sur le plan symbolique, l'importance du Pamir devient indiscutable : Nikolaj Fëdorov (1828-1903) considère cette région comme l'un des foyers de la civilisation, tout à fait comparable à Constantinople (Hauner, 1992 [1990], pp. 53-54), au point que l'épithète *Pamirskij* [du Pamir] fait son apparition dans le titre officiel du tsar.

¹³ Surtout les plateaux du Pamir : «l'opinion la plus accréditée place l'Arie dans la Bactriane et la Sogdiane, dans les vallées du haut Oxus, sur les pentes occidentales du Pamir» : Girard de Rialle, [1881], p. 103.

3. DE LA TRIADE DE RICHTHOFEN «CENTRE – TRANSITION – PÉRIPHÉRIE» VERS L'AIRES PIVOT ET LE HEARTLAND DE MACKINDER

3.1. L'ERDKUNDE DE CARL RITTER FAIT PLACE A LA GEOGRAPHIE POLITIQUE ET A LA GEOPOLITIQUE

Le déplacement de l'appellation de l'*Asie centrale* vers le Turkestan russe et le positionnement «chez soi» du cœur de l'Asie «trahit» doublement les idées de Richthofen et entraîne une lecture opposée de l'expression *Asie centrale*. Cette dernière prend une valeur positive, malgré le sens initial de la triade «centre – transition – périphérie» de Richthofen : les paysages de la zone intérieure et de transition supposent l'unique présence de nomades et d'éleveurs pour lesquels il est impossible de créer une civilisation durable, et seule la zone de la périphérie, peuplée d'agriculteurs, favorise un développement intellectuel et moral de l'homme¹⁴. Des penseurs russes préférèrent négliger ces nuances : fortement influencés par les théories de la géographie politique en vigueur en Allemagne et en Italie, ils sont aveuglés par le concept de centralité et considèrent le futur continentalisme et une alliance avec les pays asiatiques comme un outil de suprématie à l'égard de l'Europe.

Vers le dernier tiers du XIX^e siècle l'*Anthropogeographie* (1882) et la *Politische Geographie* (1897) de Friedrich Ratzel conduisent à la révision de l'*Erdkunde* de Carl Ritter (1817-1859) et de la *Politische Geographie* d'Ernst Kapp (1845)¹⁵. Dans le contexte de l'époque, ces nouveaux textes proposent une «technologie spatiale du pouvoir d'État [...] où science et politique ne s'excluaient pas mutuellement»¹⁶. Dans cette optique, les territoires deviennent des «objets naturels» : chaque endroit sur la terre contient en soit sa propre valeur politique qui découle des «trois grandes qualités politico-géographiques : 'la position, l'étendue et la frontière'» (Lopreno, 1999-2000, p. 27), donc leur destin dépend de leur situation géographique, et «les situations politiques sont liées aux situations naturelles» (Ratzel, 1987 [1897], p. 131). L'*espace / étendue [Raum]* et la *position [Lage]* deviennent intimement liés dans un triangle où le sommet est occupé par le *sens de l'espace [Raumsinn]*, élément purement biologique et comparable à ce titre à la vue et à l'ouïe, qui rend les peuples le possédant à des degrés divers aptes ou inaptes à l'expansion dans le but de dominer de vastes espaces. La seule politique alors possible pour les États est la géopolitique ou, en d'autres termes, la politique que l'on tire prétendument d'une

¹⁴ Voir le résumé de ces propos par Mušketov, 1886, pp. 5-6.

¹⁵ Raffestin, 1980, pp. 8-12 ; Raffestin, Lopreno et Pasteur, 1995, p. 17.

¹⁶ Korimann, 1987, p. 12. Il ne faut pas oublier que Ratzel, entre autres, a été en 1882 fondateur du *Kolonialverein* [Comité colonial] : Lopreno, 1999-2000, p. 29.

géographie immuable et déterminante, où la forme cartographique de l'État est vue comme un objet géographique préexistant.

En procédant par la naturalisation des contingents, ces idées organicistes proposent de décoder les formes préexistantes et cohérentes du «corps» de la terre, avec un recours systématique à la rhétorique de la justification. L'État est perçu comme un organisme vivant, ancré dans un espace favorable ou hostile, et ses frontières sont vues comme une structure de tissu cellulaire dont l'extension dépend du sol, du climat et du «génie» du peuple. Les rapports avec les États voisins dans cette optique ne peuvent être que compétitifs en prenant la forme d'une lutte pour la vie au premier degré (la lutte pour l'espace menée par l'espèce qui est un individu géographique sous forme d'un État consistant dans le «peuple-nation», Lopreno, 1999-2000, p. 27). La position centrale d'un État, dont l'Empire du Milieu (la Chine) est l'exemple par excellence, est vue comme une des conditions préalables à une future transformation glorieuse en un pays-continent semblable aux États-Unis. En même temps, la position centrale commence à supposer non un centre géométrique dans un sens purement mathématique, mais une centralité dans le sens de la possession d'avantages géopolitiques. Dans l'optique de Ratzel, il est plus important que Constantinople se trouve au centre de trois bassins où la puissance de la Turquie puisse s'organiser qu'au centre géométrique de la Turquie. Dans cette optique, on comprend pourquoi le Turkestan russe est proclamé partie centrale de l'Asie sur le plan géopolitique et comment les mêmes géographes russes placent en même temps le centre géométrique de l'Asie à Touva, à 25 km de Kizil¹⁷ (de toute façon *chez soi*, à la différence des centres géométriques localisés en *Haute-Asie* par les Occidentaux).

Le caractère essentiellement pratique de la géographie politique devient plus aigu au fil de sa transformation en géopolitique. Cette dernière, que dans son ouvrage *Staten som Lifsform* (1916) le Suédois germanophile Rudolf Kjellen (1846-1922) définit nommément comme telle et dont le professeur de géographie et général Karl Haushofer (1869-1946), nationaliste acharné et importante figure du Reich, a fait une science à part entière, se veut alors sans ambiguïté une science appliquée et opérationnelle. Au moyen de démonstrations cartographiques conformes à la logique de l'œil et grâce à l'universalité de la géométrie, elle peut analyser la situation géographique d'un pays comme un être humain, en fonction de sa position, de sa surface et de sa forme. En dessinant le monde sous une forme géométrique, simple, compréhensible de tous et immédiatement lisible, la géopolitique tente de potentialiser le présent et d'actualiser le futur, en matérialisant virtuellement les mythes politiques¹⁸.

¹⁷ Sur le monument de Touva, voir Sidikov, 2003, p. 52, n. 133.

¹⁸ Raffestin *et al.*, 1995, pp. 23, 27, 102, 128, 260, 268 ; Sériot, 1999.

3.2. LES THEORIES DU *HEARTLAND* DE MACKINDER ET DE LA *ZONE MEDIANE* DE RECLUS

La vision politico-stratégique qui sur les cartes à petite échelle place dans la même chaîne logique la possession du centre du monde (le cœur du continent) et l'avenir radieux d'un empire appelé à diriger le monde, devient au tournant des XIX^e-XX^e siècles un lieu commun («Le Saint-Empire romain germanique a exploité la situation centrale de l'Allemagne ainsi que celle de l'Italie», Ratzel, 1987 [1897], p. 133). Dans cette optique, on comprend davantage pourquoi la bataille entre les puissances n'a pas visé directement les puissances elles-mêmes, mais leurs colonies asiatiques. Dès le début du XX^e siècle les expressions «cœur du continent», «heart of Asia», «pulse of Asia», «pivot area» font partie du lexique scientifique et du langage des voyageurs et désignent une des zones clefs autour desquelles pivote l'Histoire. La question du centre de l'Asie prend le sens métaphysique de centre du monde et devient d'actualité dans la perspective du concept géopolitique de *Heartland* et de *Pivot area*.

Cette théorie, qui a entraîné des conséquences de taille dans la vision géopolitique du monde, a été lancée en 1904 par le géographe britannique Halford J. Mackinder (1861-1947) (Mackinder, 1969 [1904], pp. 30-44), à une époque marquée en Grande-Bretagne par une russophobie extrême, deux ans après la formation de l'alliance anglo-japonaise et trois ans avant le traité qui a définitivement délimité en Asie les zones d'influence entre Britanniques et Russes. Bien que Mackinder ait plusieurs fois changé la forme et le positionnement du «centre du monde» en simplifiant son schéma graphique de 1904 jusqu'à sa disparition définitive en 1943¹⁹, l'une de ses propositions initiales a un impact particulièrement profond. Dans son *Geographical Pivot of History* publié en 1904, le *Pivot area* [*Aire pivot*], centré sur la vaste zone de l'Eurasie continentale hors de portée des puissances maritimes, correspond historiquement à l'Empire mongol et représente le siège du pouvoir continental terrestre actuel en se calquant sur le territoire de l'empire russe (les steppes en bordure de la zone méridionale de la Sibérie). À son tour, la Russie, «État-pivot» composé des bassins fluviaux continentaux arctiques et recouvert en grande partie par des forêts, des marais et des steppes, est entourée par un «croissant intérieur» d'États à cheval entre force continentale et force maritime (Allemagne, Autriche, Turquie, Inde et Chine) et un «croissant extérieur», représentant une pure force maritime (Grande-Bretagne, Australie, USA, Japon et Canada). La combinaison des deux premiers en un empire mondial où se croiseraient les grandes religions du monde – bouddhisme, hindouisme, islam et judéo-christianisme, devrait promettre la domination du monde. D'après Mackinder le «futur empire du monde» doit contrôler le *Heartland of the world*, même sans y résider, ou, encore mieux, le compter parmi ses possessions coloniales. C'est ainsi que la vieille rivalité entre

¹⁹ Gilbert, 1969, p. 10 ; Raffestin *et al.*, 1995, pp. 111-112 ; Nicolas *et al.*, 1998, pp. 23-30.

l'Angleterre et la Russie est formulée en termes géographiques. On comprend alors pourquoi, tout en restant dans le schéma proposé, l'espace *centre-asiatique* évalué comme un élément focalisant de *Heartland*, a été disputé principalement par les Russes, représentants d'une puissance «potamique» orientale ressemblant à un ours, et les Britanniques, représentants d'une puissance «thalassique»-classique symbolisée par une baleine²⁰ :

de Constantinople à Kaboul [...] une guerre décisive est prédite depuis longtemps, nulle autre n'aura été plus grave dans l'histoire du monde et n'est plus grosse de conséquences ; l'enjeu sera la domination de l'Asie. (Berthelot [1886-1902], p. 127)

Cette vision de Mackinder peut être mise en parallèle avec les constructions de son aîné Élisée Reclus qu'il côtoie dans les années 1880-1890 à Londres dans le cadre de la *Royal Geographical Society*, sans jamais y faire de référence. Pour Reclus, qui ne fait non plus aucune allusion à la théorie de Mackinder, la zone du pivot, sans être nommée par cette appellation, possède également des caractéristiques exceptionnelles. C'est là qu'il tente de «déterminer approximativement la ligne normale de séparation entre les deux moitiés de l'Ancien Monde qui correspondent le mieux aux noms d'Est et Ouest» (Reclus, 1894, p. 476, traduction de Philippe Pelletier), tout en sachant que la signification de ces derniers termes change au cours des siècles. En recourant à une rhétorique organiste et scientifique, Reclus écrit en 1894 dans un article uniquement en anglais intitulé «East and West»²¹ que «tout comme chaque surface a sa diagonale, et chaque corps son axe, la masse totale des continents a sa ligne médiane, où les contrastes du sol, du climat et de l'histoire s'affrontent les uns les autres» et où s'est produit le partage des «eaux de l'histoire humaine» (Reclus, 1894, pp. 476-477, traduction de Philippe Pelletier).

Dans la logique de l'auteur il est clair que l'Afrique ne fait pas partie de «notre monde commun» qui contient cependant la totalité du littoral méditerranéen et toutes les îles des océans Indien et Pacifique jusqu'à l'Amérique qui «forment du reste une partie du même cercle que l'Outre-Asie' [*Further Asia*]». Dans cet espace gigantesque de l'Ancien monde la ligne de séparation ne passe pas, malgré les «évidences» naturelles,

par la ligne de partage des eaux qui séparent les versants orientaux, inclinés vers l'Inde et les mers chinoises, des versants drainés vers l'Atlantique à travers la Méditerranée et les autres eaux européennes, [car] cette frontière, purement artificielle après tout, telle qu'elle court du Taurus au Caucase, passe au milieu

²⁰ La classification opposant un monde potamique-oriental à un monde thalassique-classique vient de Ernst Kapp (1845), le développement de l'amiral Alfred T. Mahan (1890), la symbolique animalière de Carl Schmitt (1950) : Raffestin *et al.*, 1995, pp. 19, 103-108. Pour le monde russophone voir l'opposition de la puissance continentale russe à la puissance maritime britannique chez Ippolit Zavalikhin en 1862 : Bassin, 1999, p. 267.

²¹ *Ibid.* Voir également l'analyse détaillée de cet article par Pelletier, 2006.

de populations sujettes aux mêmes influences du sol et du climat, participant aux mêmes mouvements historiques et composées, en grande partie, d'éléments de même provenance ethnique. (*ibid.*)

Dans l'optique de Reclus, «tout le versant des deux fleuves jumeaux, le Tigre et l'Euphrate, ainsi que les principaux sommets de l'Iran» font partie de l'Occident, étant donné qu'ils sont «intimement associé[s] dans [leur] histoire avec les pays de la Méditerranée, [...] tandis que [leurs] relations avec le monde de l'Orient furent toujours moins actives et plus fréquemment interrompues». Alors, il «faut reculer la véritable limite [*the true frontier*] entre le monde occidental et le monde oriental».

La ligne de séparation se trouve donc, écrit Reclus, plus loin à l'est, et elle est bien marquée, non par les contours du continent asiatique, mais par une région territoriale [*a space of territory*] qui se distingue à la fois par le haut relief du sol et par la relative rareté des habitants. Entre la Mésopotamie, dont les immenses foules dressèrent autrefois la Tour de Babel, et les plaines gangétiques de l'Inde, où l'on compte jusqu'à deux mille habitants et plus par kilomètre carré, une zone médiane, ne contenant guère qu'un ou deux individus en moyenne pour le même espace, se dirige du golfe d'Oman vers l'océan Arctique. Cette zone presque inhabitée commence immédiatement à l'ouest du bassin de l'Indus et de ses limites montagneuses dans les régions désertiques du sud Balouchistan, parsemées de rares oasis. Entre l'Inde et l'Afghanistan, elle s'étire vers le nord et le nord-est le long des escarpements rugueux du Sulaiman-dagh et autres chaînes, dont les bassins cachés et les gorges étroites donnent refuge à des tribus de montagnards vivant loin des lieux fréquentés par les autres hommes, sauf quand la furie guerrière les prend et les amène à se colleter avec leurs voisins des plateaux bas et des plaines. Au nord-ouest de l'Hindoustan les plis du terrain deviennent plus profonds et plus nombreux, divisant nettement le monde dans leurs enceintes innombrables. Les hauts sommets de l'Hindu-kuch, inférieurs seulement à ceux de l'Himalaya au Népal, se dressent au-dessus de ces chaînes et étendent leurs glaciers sur d'énormes distances. Au-delà, la masse immense des plateaux si difficiles à franchir auxquels on a donné le nom de «Toit du Monde» poursuit la ligne de démarcation effective entre l'Hindu-kuch et les Tian-Shan, les «Monts Célestes», et les vastes plaines adjacentes, pauvres en eau, écartent en de nombreux points la zone médiane de séparation entre Est et Ouest. Enfin, plus au nord, dans la grande dépression sibérienne, les rivages salins du lac Balkach, les solitudes infertiles de Semipalatinsk et la «Steppe de la faim» l'étirent entre l'Ob et le Yenisséï, le long d'une bande faiblement peuplée qui se perd dans les toundras du sol congelé. Les recherches de Gmelin et d'autres naturalistes ont constaté que la véritable séparation entre l'Europe et l'Asie se trouve ici, dans ces terres basses et arides, et non sur les hauteurs verdoyantes des Monts Oural. (*ibid.*)

En effet, cet espace dépeuplé, marqué par le «nœud capital du système montagneux de l'Eurasie» n'est qu'un gigantesque verrou qui, par «quelques voies excessivement étroites et difficiles d'accès», permet de rares communications entre «les populations des deux versants, la seule

jonction entre les civilisations respectives des pentes orientales et occidentales».

De même, continue Reclus, qu'un glissement du sol peut barrer soudain le courant d'un fleuve, de même l'incursion d'une tribu de montagnards pouvait fermer complètement le transit entre l'Est et l'Ouest, coupant de nouveau le monde en deux. Ouvrir le passage et le laisser ouvert ont demandé d'âge en âge le rassemblement de forces énormes, comme celles des grands conquérants, Alexandre, Mahmoud le Ghaznavid, Akhbar le Grand. Encore de nos jours, les régions montagneuses de la ligne de partage opposent de très grands obstacles au transit, en dépit des routes d'accès, des caravansérails et des ports de refuge ; mais combien est encore plus dangereuse la barrière montagneuse dans les temps anciens quand elle se dressait devant soi, nue et formidable, sans routes ou villes! (*Ibid.*)

Au nord-ouest, le monde oriental est limité par les traits de force des chaînes de montagne et, en beaucoup d'endroits, par des espaces arides presque inhabitables. Son mode de communication avec le monde occidental, toujours précaire et souvent interrompu, passait par des cols périlleux de montagnes, ou bien par la mer, en évitant les déserts de Gédrosie (sud-est du Bélouchistan), vers le golfe Persique, ou en doublant la péninsule arabique par l'étroite porte de la mer Rouge. C'est ainsi que par de minces filets, presque goutte à goutte, la quintessence de la pensée orientale avait à se distiller avant de pouvoir atteindre le torrent de la culture occidentale. (*ibid.*, p. 485)

On constate ainsi que Reclus arrive à cet endroit précis au même point que Mackinder : sa «zone médiane» possède une valeur hautement stratégique. Dans sa lecture négative de la zone médiane, vide, dangereuse et susceptible d'interrompre toutes les communications entre l'Est et l'Ouest au point de créer des types de civilisations distinctes, on voit le reflet fidèle du *Heartland* : si on arrive à établir un contrôle sur cet espace vide, on arrive à assurer la communication et contrôler le développement des deux parties composant l'ancien monde. De plus, dans les idées exprimées par Reclus on perçoit nettement le concept du *Monde du Milieu* de Danilevskij et de Lamanskij, qui suppose qu'il est nécessaire de posséder un point géographique précis afin de réunir un monde déchiré.

C'est dans cette même région, écrit Reclus, que nous devons rechercher la fin – pas encore actuelle, probablement, plutôt lointaine – du conflit entre les deux mondes. [...] les barrières des montagnes et des solitudes qui, au nord-ouest de l'Inde, marquent la limite naturelle entre l'Est et l'Ouest, restent toujours difficiles à franchir comme elles le furent depuis deux mille ans. Les cols ne sont ouverts qu'aux privilégiés – privilégiés par la fortune ou par le pouvoir politique ; il n'y a pas encore de grandes routes pour faciliter la liberté de mouvement d'aller et de partir. Avant que de telles routes soient ouvertes à la liberté des nations, il faut que soit réglée une fois pour toute une grande question d'équilibre politique – la plus grande et la plus pressante des temps modernes – qu'elle le soit aux pieds de ces hautes montagnes de l'Hindoustan qui se sont dressées à travers toutes les époques comme des barrières dans l'angle de passage entre les deux mondes. L'Angleterre et la Russie sont les deux pays spé-

cialement impliqués dans l'antagonisme ; c'est à eux de résoudre – par des moyens pacifiques si possibles – ce problème de niveler les montagnes d'*Asie centrale*. Il a été dit une fois – quoique dans un sens purement dynastique, que l'histoire n'a pas encore ratifié – que «les Pyrénées n'existent plus!». Il reste à la civilisation occidentale de dire, véritablement, d'un point de vue humain et non dynastique : «Nous en avons fini avec l'Himalaya!» (*ibid.*, p. 487)

4. L'EURASIE DE SAVICKIJ ET LA TRANSFORMATION DE L'ASIE DU MILIEU [SREDNJAJA AZIJA] EN ASIE DU CENTRE [CENTRAL'NAJA AZIJA]

Malgré son caractère extrêmement politisé, marqué par l'air du temps du *Great Game* au tournant des XIX^e-XX^e siècles, le concept d'*Asie du Milieu - Asie du Centre* [*Srednjaja Azija - Central'naja Azija*] se renforce dans les années 1920-1930 au travers des eurasistes, notamment dans les constructions géopolitiques et ethnolinguistiques de Nikolaj Trubeckoj (1890-1938), de Roman Jakobson (1896-1982), de Grigorij Vernadskij (1887-1973) et, surtout, du géographe Pëtr Savickij (1895-1968). Ce dernier, ardent partisan de l'idéologie naturaliste, conçoit que «la Russie-Eurasie est d'après plusieurs caractéristiques un cercle fermé, un continent abouti et un monde en soi» (*idem*, 1927b, p. 57). Recourant aux principes de la géographie structurale dont il est l'auteur, Savickij tente de prouver que l'Eurasie se distingue «naturellement» de ses alentours comme un *Tout* à structures rationnelles et profondément cyclique, dont la logique interne est observable à travers la géométrie et la régularité du système. Selon ses termes,

l'Eurasie est un tout. C'est pourquoi il n'y a ni Russie d'«Europe», ni Russie d'«Asie», car les terres qu'on appelle habituellement ainsi sont l'une et l'autre des terres eurasiennes. (*ibid.*, p. 25)

Cette distinction est, selon lui, visible dans la répartition des zones botanique, climatique et pédologique (en fonction de la qualité des terrains) sous la forme d'un drapeau à quatre bandes horizontales, organisées de manière périodique et symétrique (Savickij, [après 1924], pp. 124, 300). Ces bandes comprennent «la toundra / marais [le long de l'océan Glacial], la forêt ou taïga / *podzol* [de la Scandinavie et des Carpates du sud le long de la ligne Kiev-Kazan-T]umen' jusqu'à l'Altai], les steppes / *tchernoziom* [de la mer Noire à la Chine par la Volga, la Caspienne, l'Oural, la Sibérie méridionale et la Mandchourie], le désert / sol bruns et salifères [la dépression Aralo-Caspienne, la Mongolie jusqu'aux confins orientaux du désert de Gobi], [qui] s'étagent du nord au sud et s'étirent d'ouest en est» (Nicolas *et al.*, 1998, p. 81).

Ces bandes horizontales sont complétées de structures verticales représentées tout d'abord par les fleuves qui coulent tous dans le sens nord-

sud ou vice-versa (jamais dans un sens horizontal), puis par les trois principaux piliers du *Monde du Milieu* constitués par des plaines de nature semblable : la première s'étend de la mer Blanche au Caucase, la deuxième couvre la Sibérie occidentale, et la troisième coïncide avec l'*Asie du Milieu* (le Turkestan)²². La structure homogène des plaines n'est perturbée dans son relief par la présence d'aucune division géographique interne susceptible de provoquer un «séparatisme» (Savickij, [après 1924], p. 301). L'Oural lui-même n'est plus reconnu en tant que frontière structurelle entre l'Europe et l'Asie pour la raison qu'il est traversé par les mêmes rubans climatiques que les plaines ; il est vu comme un élément unifiant (également chez Grigorij Vernadskij [1887-1973] (Vernadskij, 1927b, p. 6). Donc, selon Savickij, «le monde de l'Eurasie est le monde d'un système de zones périodiques, régulières et en même temps symétriques» (Savickij, [après 1924], p. 299).

Cette unité géométrique qui structure l'Eurasie selon deux axes – nord-sud et centre-périphérie – est considérée comme un phénomène géographique particulier que l'on peut prouver également sur le plan graphique. Selon Savickij, la «totalité structurelle» apparaît sur la base d'une analyse empirique comparative, en coïncidence avec une multiplicité «d'isolignes de températures, de flores, de faunes, de sols, de traits linguistiques, etc.»²³, où chaque élément trouve un écho et par ce fait prouve l'existence de l'Eurasie (toujours selon Savickij, les zones de propagation des dialectes coïncident avec les lignes des isothermes climatiques et les caractéristiques de la vie agricole). L'unité de l'Eurasie est donc «prouvée» à travers ces accidents «évidents» par des lois naturelles.

L'élément le plus important dans cette structure est «le rectangle des steppes», en quelque sorte «la Méditerranéenne des espaces continentaux». Étendue horizontalement, «la zone des steppes et des déserts qui [...] couvre tout l'espace de la Muraille chinoise jusqu'aux limites de la Galicie», est un élément clef, qui réunit l'Asie et l'Europe, ces deux mondes superposables, car c'est une zone pivot de l'histoire antique, puis le lieu de topogénèse [*mestorazvitie*] de l'empire mongol dont la Russie est l'héritière directe et, ensuite, l'«œcoumène» russe ou «le lieu de développement de la culture russe»²⁴. C'est le centre de l'Eurasie, son cœur, mais étant lui-même un rectangle allongé, il n'a pas de centre précis, car, par définition, le monde des nomades est toujours en mouvement. C'est aussi un endroit à agriculture extensive, essentielle pour la Russie, bien qu'elle connaisse également l'économie de pâturage et l'agriculture à l'europpéenne, car c'est le symbole d'un État qui se réalise dans l'horizontalité.

²² Savickij, 1921, p. 131 ; *idem*, 1926b, p. 280. L'idée est répétée dans une lettre de Savickij à Jakobson, du 7 août 1930.

²³ Nicolas *et al.*, 1998, p. 70, puis pp. 71-90 ; Sériot, 2000, pp. 129-131.

²⁴ Savickij, 1927, pp. 27, 47 ; *idem*, 1928, pp. 89, 90 ; Nicolas *et al.*, 1998, pp. 81-83 ; Laruelle, 2004a, p. 113.

Savickij distingue en outre «la partie la plus continentale de l'Asie», le cœur du «massif continental fondamental» qu'est le Semirechie et la région de Kouldja («à 2 400 km des côtes de l'océan Mondial»), le premier à l'intérieur des frontières de l'Eurasie-Russie, la seconde dans la zone limitrophe, sous tutelle chinoise, mais orientée vers l'Eurasie-Russie qui l'a possédée directement entre 1871 et 1881. Comme les deux points centraux de l'Asie se trouvent dans «le rectangle des steppes», lui aussi central, Savickij reprend pour son Eurasie la formule de Mackinder «celui qui tient l'Europe orientale commande au Heartland ; celui qui tient le Heartland commande à l'île du monde ; celui qui tient l'île du monde commande au monde» en la modifiant dans son optique : «qui possède les steppes, devient facilement le réunisseur politique de toute l'Eurasie [dans ses limites les plus larges]»²⁵. Or, d'après cette logique, il semble «naturel» d'agglomérer dans les limites de l'Eurasie les deux points centraux de l'Asie et le rectangle des steppes eurasiatiques, ainsi que les zones limitrophes plus éloignées. Dans cette optique, l'expansionnisme russe en Orient se transforme définitivement en une chose progressive et légitime, dont la nécessité a été produite par une logique interne de *mestorazvitie*.

Ce programme est premièrement nécessaire pour des raisons géographiques, c'est-à-dire pour que la Russie-Eurasie puisse, en accédant à «des régions à température tropicale, mais à l'hiver doux», former «une totalité climatico-économico-politique beaucoup plus équilibrée, sur le modèle de la Chine et des États-Unis» (Nicolas *et al.*, 1998, p. 79). Si auparavant l'immensité géographique était déjà considérée comme une qualité positive (M. Pogodin, N. Gogol, V. Grigor'ev) (Bassin, 1999, pp. 58-59), chez Savickij ce souci d'agrandir les territoires devient une nécessité première. Ce n'est pas par hasard si P. Savickij écrit que «la Russie a plus de raisons de s'appeler le *Monde du milieu* que la Chine», et qu'elle constitue le «torse» du continent (Savickij, [après 1924], p. 295).

En renforçant sa qualité essentielle, la continentalité, l'Eurasie-Russie vise à arriver par le Turkestan et l'Afghanistan sur les bords du golfe Persique, où l'Iran «doit» offrir à la Russie un port au nom de la coopération entre les espaces continentaux et compléter la totalité structurale. Cette interprétation ajoute une nouvelle touche au concept des «frontières naturelles» : à part les limites imaginaires déjà existantes, comme la côte du Pacifique, le plateau de la Mandchourie ou les territoires afghans jusqu'aux piémonts de l'Hindou-Kouch, elle tente de justifier l'extension coloniale à travers un processus encore plus abstrait qui consiste à compléter le monde-Russie par des zones botanique, climatique et des terrains qui manquent encore (notamment tropical), qui ne sont bien visibles que sur des cartes géographiques spécialement arrangées dans ce but. Après le milieu du XIX^e siècle, l'acquisition de territoires liés au climat des moussons et à végétation subtropicale le long de l'Amour jusqu'à la frontière de la Mandchourie a causé beaucoup de problèmes d'appropriation intellec-

²⁵ Nicolas *et al.*, 1998, p. 77 ; Laruelle, 2004a, p. 123.

tuelle, la question activement débattue par les penseurs russes ayant été de savoir si ces terres sont une partie de la Russie-mère ou une partie non russe de l'empire russe (Bassin, 1999, pp. 14-15, 267-268). Dans le schéma de Savickij la réponse est évidente, puisque ce type d'extension est «naturel». Il est cependant étonnant que, malgré son érudition encyclopédique, Savickij passe sous silence les débats relatifs aux territoires le long de l'Amour (forêts du Pacifique vigoureuses, mêlées, riches en espèces) qui, d'un coup, transforment un projet initial – compléter le Tout – en réalité déjà accomplie, sans la nécessité d'avancer jusqu'au Tropique du Cancer.

Deuxièmement, en lui conférant une dimension culturelle, Savickij pense que dans son opposition au monde romano-germanique, la Russie bénéficiera de l'aide des peuples voisins (Turcs, Iraniens, Mongols, Chinois) qui partagent avec elle des «traits psychologiques communs [*obščnost' duxovnogo sklada*]», des «caractéristiques ethnographiques [*ètnografičeskie svojstva*]» et des conditions géographiques et climatiques (Savickij, 1921, p. 134). Par conséquent, dans cette tentative de construire «le bloc de l'Asie», il n'y a rien d'irrationnel dans la volonté d'agrandir l'*Asie du Milieu* jusqu'aux limites de l'*Asie du Centre* en y apportant la «civilisation russe» (selon la théorie de l'«impérialisme sain» de Savickij). Dans l'étape suivante, l'*Asie du Centre* devient une partie «naturelle» et «inséparable» du *Monde du Milieu*, car, si l'on reprend la thèse de Lamanskij, les nouveaux membres seront «acculturés» à la culture russe. Ce processus est d'autant plus simple que les Russes et les peuples soumis sont, dans l'optique des eurasistes, de même nature, donc politiquement congénitaux.

Curieusement, les prétentions tendant à déplacer «la limite extrême de l'extension russe possible» ne vont pas plus loin que les frontières de l'*Asie du Centre* ou de la «sphère mongole [*mongolosfera*]»²⁶ (à l'exception du golfe Persique), marquée par la présence de lignes de fortifications contre les nomades²⁷. En effet, selon Savickij, «les Hindous ou les Chinois dans le sens des possibilités potentielles de résistance historico-culturelle [sous-entendu à la culture romano-germanique] ne sont pas égaux aux Nègres, aux Australiens ou aux Papous» (Savickij, 1921, p. 135). Même Constantinople reste hors des revendications eurasistes, qui visent principalement le Turkestan afghan, la Perse, la Mongolie et la Chine occidentale jusqu'au Grand Khingan. La culture arabe, elle non plus, n'existe pas dans les constructions eurasistes, pas plus que les territoires des Indes britanniques, l'Extrême-Orient, le Caucase et les peuples sédentaires de l'Asie centrale²⁸.

Pour compléter sa théorie, Savickij ajoute des éléments de légitimation fondés sur l'histoire :

²⁶ «Le noyau du continent mongol» se trouve entre l'Altai et le grand Khingan : Savickij, 1932, p. 7.

²⁷ Savickij, 1927, p. 10 ; *idem*, 1928, p. 93 ; Nicolas *et al.*, 1998, pp. 79, 84.

²⁸ Nicolas *et al.*, 1998, pp. 70, 88 ; Laruelle, 2004b, p. 246. Étrangement, les eurasistes ont dénoncé l'occupation soviétique de la Mandchourie.

dans les limites de ce monde [l'Eurasie] ont existé de temps immémorial des tendances à une unification culturelle et politique ; l'histoire de l'Eurasie est dans une grande mesure l'histoire de ces tendances. (Savickij, 1933, p. 211)

L'étape suivante des réflexions, à propos du fait que les frontières de l'Eurasie se recoupent avec celles de l'URSS, revêt un caractère «naturel» [*estestvennoe*], «prouvé» par le fait qu'elles ont été établies dans leurs anciennes limites tsaristes après la révolution de 1917 et la guerre civile de 1918-1920²⁹. En réalité, la dernière démonstration ne vaut que par rapport aux frontières sud-est (à l'exception de l'Alaska), alors que celles de l'ouest ont été fortement modifiées : la Russie bolchevique a perdu beaucoup de territoires à la fin de la Première guerre mondiale et au moment de la Révolution (la Bessarabie, la Pologne, la Finlande et les Pays Baltes). Mais ces pertes ne sont pas catastrophiques aux yeux de Savickij, car les marges occidentales du nœud de la Russie-Eurasie en Galicie, Volynie et Podolie n'ont pas été touchées.

Par contraste avec les frontières européennes tracées sur un plan théorique, mais pour des territoires en réalité perdus, les frontières impériales de l'Asie survivent au chaos post-révolutionnaire. Même si elles n'ont jamais été définies clairement et qu'elles restent floues à l'image de la situation géographique et du mythe touranien, le concept des frontières méridionales, souples et perméables par rapport à l'Orient, ne pose aucun problème à Savickij. Il est pour lui évident que le développement de ces frontières n'est possible que dans une direction centrifuge, du nord vers le sud, et que dans ce cas il est impossible de détruire l'«unité organique» entre l'Eurasie-Russie et l'*Asie du Milieu*. En effet, le «monde eurasiatique [est] fondé sur une complémentarité harmonieuse des Russes et des 'Touraniens' de l'Empire» (Nicolas *et al.*, 1998, p. 69). Bien plus, il est «évident» que la Russie est l'héritière directe des empires orientaux : il «suffit» de comparer la religion, le folklore, l'art des Slaves d'aujourd'hui avec les «données» ethnographiques des Protoslaves, Turcs, Alains, Scythes, Tokhars, Indo-Aryens, de décortiquer la psychologie profonde de l'âme slave et de voir les résultats «convaincants» de la linguistique phonologique de R. O. Jakobson et N. S. Trubeckoj (1923-1928)³⁰.

Dans cette optique, le terme le Touran, qui ne répondait pas pleinement aux préoccupations géopolitiques de la seconde moitié du XIX^e siècle, est le bienvenu dans le contexte du «touranisme» des eurasistes où la *pax mongolica*, acceptée comme exemple légitime (N. M. Karamzin [1726-1826], N. I. Kostomarov [1817-1885]), avait accordé le droit aux Russes «touraniens» de s'installer dans le Touran des *Centrasiatiques*. Les Russes, peuple des forêts, sont devenus peuple des steppes non seulement dans le discours savant, mais également dans la littérature et les chants populaires

²⁹ *Idem*, 1926a, p. 41. Cette idée remonte à Ratzel pour qui les frontières peuvent être organiques ou inorganiques : Ratzel, 1987 [1897], p. 59.

³⁰ Trubeckoj, 1993 [1925] ; Sériot, 1999, pp. 105-136 ; Laruelle, 2004a, p. 137.

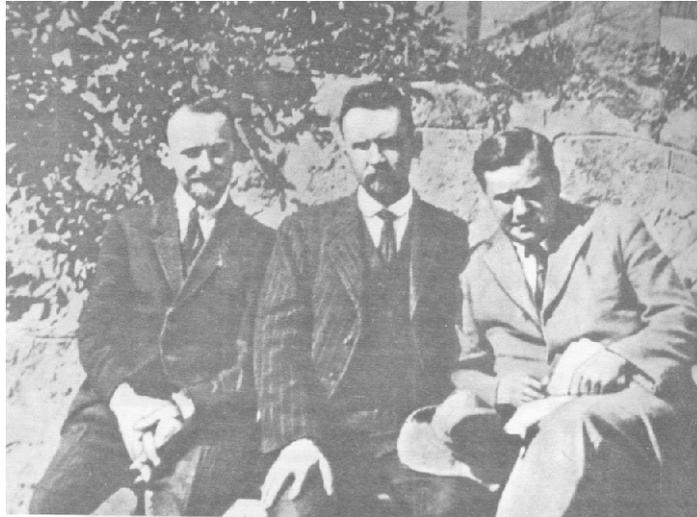
(Kappeler, 1994 [1992], p. 48). Comme l'a observé Marlène Laruelle, l'eurasisme a affirmé «le triple asiatisme de la Russie dans sa politique d'alliance avec l'Asie, dans la rencontre entre les différents peuples de l'Empire, dans le touranisme propre aux Russes» et bien montré que «la puissance [de la Russie] ne pourrait se maintenir qu'en fusionnant l'identité slave et orthodoxe du pays avec le monde turcique»³¹. Cependant, cette auto-identification avec le Touran n'a pas été acceptée par tous les Russes blancs de l'émigration de l'entre-deux guerres.

Il n'est pas sans intérêt de noter que Savickij nomme le monde des nomades *Monde du milieu* ou *mer continentale* (Savickij, 1928, p. 90), partageant la vision romantique du XIX^e siècle sur les steppes où le Noble Sauvage vit en liberté et en harmonie avec une nature parfaite. Toujours dans la même trame métaphorique concernant «les steppes – les nomades – l'âme touranienne», on constate que, bien qu'elle ne s'appuie pas sur des études détaillées des peuples turcs (même si Savickij annonce en 1928 la naissance d'une branche spéciale, le *kočevnikovedenie* [études des nomades] (*ibid.*)), cette image devient étrangement proche du culte du Super-Homme des régimes totalitaires, qui possèdent eux aussi parmi leurs ancêtres des conquérants glorieux, infatigables et résistants.

En conclusion, comme nous l'avons vu, l'histoire du concept de la centralité appliqué au terrain russe dévoile clairement de quelle manière derrière les mots «centripètes» se cache en fait tout l'enjeu politique de la centralité d'un empire qui rêve de se propulser à égalité parmi les «grands» États occidentaux et le désir d'instaurer un pouvoir colonial sur une région non mesurable et mal connue comme l'Asie centrale.

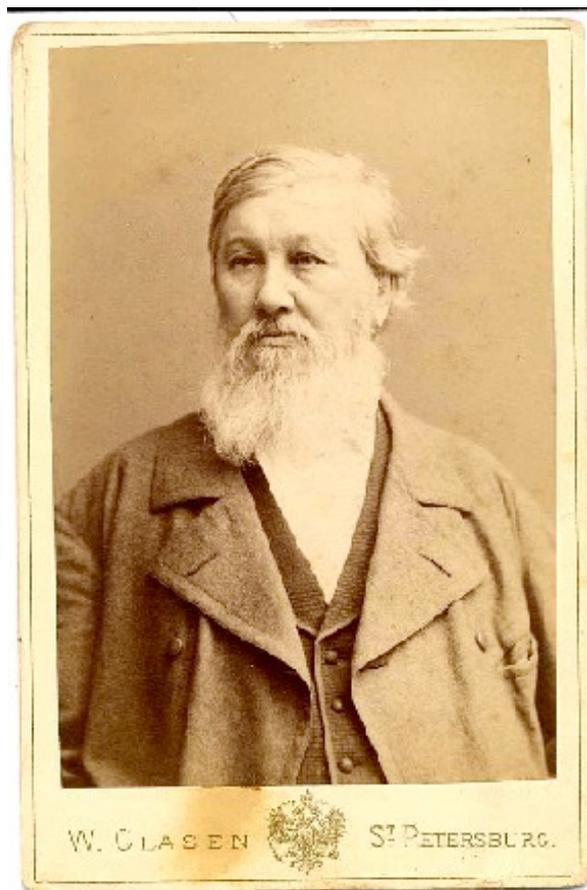
© Svetlana Gorshenina

³¹ Laruelle, 2002a, p. 400 ; Laruelle, 2002b, p. 120.



П. Н. Савицкий, Н. С. Трубецкой, П. П. Сувчинский

P. Savickij, N. Troubetzkoy, P. Suvčinskij (Prague, 1927)



Nikolaj Danilevskij (1822-1885)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON Benedict Richard O’Gorman, 2002 : *L’imaginaire national : réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme*, trad. de l’anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris : Éd. La Découverte, 212 p.
- AUJAC Germaine, 1987 : «The Foundations of Theoretical Cartography in Archaic and Classical Greece», in J. B. HARLEY and David WOODWARD (eds), *The History of Cartography*, v. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago-London : Univ. of Chicago Press, pp. 130-147.
- AZIATSKAJA ROSSIJA, 1914 : *Aziatskaja Rossija* [‘Russie d’Asie’], Sankt-Peterburg : Izdanie pereselenčeskogo upravljenija Glavnogo upravljenija Zemleustrojstva i zemledelija, 2 v.
- BASSIN Mark, 1999 : *Imperial Visions. Nationalist Imagination and Geographical Expansion in the Russian Far East, 1840-1865*, Cambridge Studies in Historical Geography, 29, Cambridge : Cambridge Univ. Press, 329 p.
- BENES Tuska, 2004 : «Comparative Linguistics as Ethnology : In Search of Indo-Germans in Central Asia, 1770-1830», *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, v. 24, n° 2, pp. 119-132.
- BERTHELOT A.-M. [1886-1902] : «Asie. Généralité. Situation, Superficie et Limites. Religion. Géographie politique», in *La Grande Encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts par une Société de savants et de gens de lettres*, sous la dir. de André Berthelot, t. 4, Paris : H. Lamirault, Société Anonyme de la Grande Encyclopédie, [1886-1902] (1200 p.), pp. 91-136.
- BIČURIN N. Ja. (Iakinf), 1950-1953 : *Sobranie svedenij o narodax, obitavšix v Srednej Azii v drevnie vremena* [‘Recueil de témoignages sur les peuples de l’Asie centrale dans l’Antiquité’], Moscou-Leningrad : Izdatel’stvo Akademii nauk SSSR, t. 1, 1950, 381 p. ; t. 2, 1950, 333 p. ; t. 3, 1953, 326 p.
- BRUNET Roger et Violette REY, 1996 : *Europes orientales, Russie, Asie centrale*, [Paris] : Belin, [Montpellier] : Reclus ; collection : Géographie universelle (sous la direction de Roger Brunet), 479 p.
- CURZON George Nathaniel Marquis of, 1889 : *Russia in Central Asia in 1889 and the Anglo-Russian Question*, London, New York : Longmans, XXIII-477 p.
- DANILEVSKIJ Nikolaj Ja., 1895 : *Rossija i Evropa, vzgljad na kul’turnye i političeskie otnošenija Slavjanskogo mira k Germano-Romanskomu* [‘La Russie et l’Europe, regard sur les rapports culturels et politiques

- du monde slave envers le monde germano-latin'], (5^e éd.), Sankt-Peterburg : izdanie N. Straxova, tipografija brat'ev Panteleevykh, 629 p.
- DI COSMO Nicola, 1999 : «State Formation and Periodization in Inner Asian History», *Journal of World History*, Univ. of Hawai'i Press, v. 10, n° 1, pp. 1-40.
- FADEEV Rostislav A., 1870 : *Mnenie o vostočnom voprose* ['Une opinion sur la question d'Orient'], Sankt-Peterburg, 98 p.
- GILBERT E. W., 1969 : «Introduction», in Halford J. MACKINDER, *The Scope and Methods of Geography and The Geographical Pivot of History*, London : The Royal Geographical Society, The Curwen Press, 1969, 44 p.
- GILLARD David, 1977 : *The Struggle for Asia : 1828-1914 : a Study in British and Russian Imperialism*, London : Methuen & Co Ltd, 214 p.
- GIRARD DE RIALLE Julien, [1881] : *Les Peuples de l'Asie et de l'Europe (notions d'ethnologie)*, Paris : G. Baillièrre, 188 p.
- GIRARD DE RIALLE Julien, 1875 : *Mémoire sur l'Asie centrale, son histoire, ses populations*, Paris : E. Leroux, 2^e éd., 108 p.
- GORSHENINA Svetlana, 2007 : «De la Tartarie à l'Asie centrale : le cœur d'un continent dans l'histoire des idées entre la cartographie et la géopolitique», Thèse de doctorat en histoire de l'Université de Paris I-Sorbonne et doctorat ès lettres de l'Université de Lausanne.
- GRECARD Fernand, 1929 : «Haute Asie», in *Géographie universelle, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois*, t. VIII, Paris : Librairie Armand Colin, pp. 234-379.
- GUICHONNET Paul et Claude RAFFESTIN, 1974 : *Géographie des frontières*, [Paris] : Presses universitaires de France, 223 p.
- HAUNER Milan, 1992 : *What is Asia to us? Russia's Asian Heartland Yesterday and Today*, London, New York : Routledge, (1^{ère} éd., Unwin Hyman, 1990), 264 p.
- HUMBOLDT Alexandre de, 1843 : *Asie centrale. Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*, Paris : Gide, 1843, t. I, 517 p. ; t. II, 558 p. ; t. III, 608 p. Traduction en russe : A. Gumbol'dt, *Central'naja Azija. Issledovanija o cepjax gor i po sravnitel'noj klimatologii*, t. 1, Moscou, 1915.
- HUNTINGTON Ellsworth, 1907 : *The Pulse of Asia : a Journey in Central Asia*, illustrating the geographic basis of history, Boston and New York, Houghton : Mifflin & Co., 415 p.
- KAPPELER Andreas, 1994 : *La Russie, empire multiethnique*, trad. de l'allemand de G. Imart, Paris : Institut d'études slaves, 415 p. (1^{ère} éd. 1992).
- KOHN Hans, 1963 : *Le panslavisme : son histoire et son idéologie*, Paris : Payot, 1963, 261 p. (1^{ère} éd. : *Pan-Slavism : Its History and Ideology*, Notre-Dame : Univ. of Notre-Dame Press).
- KORINMAN Michel, 1987 : «Friedrich Ratzel (1844-1904). De la géographie politique à la géopolitique», in Friedrich RATZEL, *La géographie*

- politique. Les concepts fondamentaux*, choix de textes et trad. par François Ewald, préface de Michel Korinman, Paris : Fayard, pp. 19-25.
- KOYRÉ Alexandre, 1950 : *Études sur l'histoire de la pensée philosophique en Russie*, Paris : J. Vrin ; collection : Bibliothèque d'histoire de la philosophie, 223 p.
- LAMANSKIJ Vladimir, 1892 : *Tri mira aziatsko-evropejskogo materika* ['Les trois mondes du continent eurasiatique'], Sankt-Peterburg : A. Tranšel', 132 p.
- LARUELLE Marlène, 2002a : *Le mythe aryen en Russie au XIX^e siècle. La création d'une cosmogonie nationale, entre science et idéologie*, Thèse de doctorat, Paris, INALCO, 2002, 589 p. Version abrégée : *Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX^e siècle*, Paris : CNRS éditions, 2005, 223 p.
- , 2002b : «Les ambiguïtés de l'idéologie eurasiste kazakhe. Ouverture sur le monde russe ou fermeture nationaliste?», *Russie-Asie centrale. Regards réciproques. La partition en question, Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, Paris, n° 34, juillet-décembre, pp. 119-134.
- , 2004a : *Ideologija ruskogo evrazijstva ili mysli o veličii imperii*, Moscou : Natalis, 288 p. Trad. du français : *L'Idéologie eurasiste russe ou comment penser l'empire*, préf. de Patrick Sériot, Paris : l'Harmattan, 423 p.
- , 2004b : «La question du 'touranisme' des Russes. Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne – France – Russie au XIX^e siècle», *Cahiers du Monde russe*, Paris, v. 45, n° 1-2, janvier-juin, pp. 241-266.
- LATTIMORE Owen, 1950 : *Pivot of Asia. Sinkiang and the Inner Asian Frontiers of China and Russia*, Boston : Little, Brown, 288 p.
- LEWIS Martin W. and Kären E. WIGEN, 1997 : *The Myth of Continents. A Critique of Metageography*, Berkeley, Los Angeles, London : Univ. of California Press, 344 p.
- LOPRENO Dario, 1999-2000 : *Introduction à la pensée géographique*, Polycopié du cours, Institut de géographie de Université de Lausanne, pagination multiple.
- MACKINDER Halford J., 1969 : *The Scope and Methods of Geography and the Geographical Pivot of History*, London : The Royal Geographical Society, The Curwen Press, 44 p. (1^{ère} éd. : «The Geographical Pivot of History», in *The Geographical Journal*, 1904, 23/4, pp. 421-437).
- MENDELEEV Dmitrij I., 1912 : *K poznaniju Rossii* ['Pour connaître la Russie'], 7^e éd., Sankt-Peterburg : Izd. A.S. Suvorina, 157 p.
- MUŠKETOV Ivan V., 1886 : *Turkestan. Geografičeskoe i orografičeskoe opisanie po dannym, sobrannym vo vremja putešestvija s 1874 po 1880 g.* ['Turkestan. Description géographique et orographique d'après des données rassemblées à l'époque des voyages de 1874 à 1880'], t. 1, Sankt-Peterburg : Tipografija M.M. Stasjuleviča, pp. (2^e éd. ; Petrograd : Tipografija M.M. Stasjuleviča, 1915).

- NICOLAS G., SÉRIOT P., LAVROUKHIN V., VULLIOUD V. et WENKER L., 1998 : «La Russie-Eurasie d'après Savicky», *Cahiers de Géographie du Québec*, v. 42, n° 115, avril, pp. 67-91.
- NICOLAS Georges et Anne RADEFF, 2002 : «Decentralité / centralité : ordre ou désordre?», in *Weltwirtschaft und Wirtschaftsordnung. Festschrift für Jürgen Schneider zum 65. Geburtstag*, Stuttgart : Rainer Gömmel, Markus A. Denzel, pp. 265-286.
- PELLETIER Philippe, 2006 : «La grande séparation à résorber : l'Orient et l'Occident vus par Elisée Reclus», in *Transtext(e)s-Transcultures*, Lyon : Université Lyon 3, pp. 80-99.
- PELLIOT Paul, [après 1924] : *La Haute Asie*, Paris : L'édition artistique J. Goudard, 37 p.
- RADEFF Anne, 2000 : «Historiens et modèles géographiques : des lieux centraux aux décentralités», in Georges NICOLAS et Patrick SÉRIOT, *Colloque GéoPonts*, Actes du Colloque UNIL-IUKB, Sion : Tegeo, Société Scientifique Eratosthène, pp. 97-110.
- RAFFESTIN Claude, 1980 : *Pour une géographie du pouvoir*, Paris : Librairie technique (LITEC), 249 p.
- RAFFESTIN Claude, LOPRENO Dario et PASTEUR Yvan, 1995 : *Céopolitique et histoire*, Lausanne : Payot, 330 p.
- RATZEL Friedrich, 1987 : *La géographie politique. Les concepts fondamentaux*, (1^{ère} éd. 1897) choix de textes et trad. par François Ewald, préface de Michel Korinman, Paris : Fayard, 220 p.
- RECLUS Elisée, 1881 : *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les Hommes*, t. VI : L'Asie russe, Paris : Librairie Hachette et C°, 918 p.
- , 1894 : «East and West», *Contemporary Review*, v. 66, July/Dec., pp. 475-487. Trad. en français par Philippe Pelletier :
- SAVICKIJ Pëtr N., 1921 : «Evropa i Evrazija» ['L'Europe et l'Eurasie'], in Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A. G. Dugin, Moscou : Agraf, pp. 141-160 (1^{ère} ed. : *Russkaja Mysl'*, Sofia, n° 1-2, pp. 117-138).
- , [après 1924] : «Geografičeskie i geopolitičeskie osnovy evrazijsstva» ['Fondements géographiques et politiques de l'eurasisme'], in Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A. G. Dugin, Moscou : Agraf, 1997, pp. 295-303.
- , 1926a : «Evrazijsstvo» ['L'Eurasisme'], in Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A. G. Dugin, Moscou : Agraf, 1997, pp. 81-98.
- , 1926b : «Geografičeskij obzor Rossii-Evrazii» ['Aperçu géographique de la Russie-Eurasie'], in Pëtr SAVICKIJ, *Kontinent Evrazija*, éd. A. G. Dugin, Moscou : Agraf, 1997, pp. 280-294.
- , 1927 : *Rossija, osobyj geografičeskij mir* ['Russie : un monde géographique à part'], Prague : Evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 68 p.
- , 1928 : «O zadačax kočevnikovedenija (počemu Skify i Gunny dolžny byt' interesny dlja russkogo?)» ['Sur les objectifs des études du nomadisme (pourquoi les Scythes et les Huns doivent-ils être intéressants pour les Russes?')], Prague : evrazijskoe knigoizdatel'stvo, 26 p.

- , 1932 : *Mestorazvitie russkoj promyšlennosti* [‘Lieu de développement de l’industrie russe’], Berlin : Izdanie evrazijscev, 163 p.
- , 1933 : «La conception eurasiste de l’histoire russe», in *Résumés des communications présentées au VII^e congrès international des sciences historiques*, Varsovie : Comité organisateur du Congrès, pp. 210-214.
- SEMENOV P. P., 1900 : *Okrainy Rossii. Sibir’, Turkestan, Kavkaz i poljarnaja čast’ Evropejskoj Rossii* [‘Périphéries de la Russie. Sibérie, Turkestan, Caucase et partie européenne de la Russie’], Sankt-Pétersbourg : Brokgauz-Efron, 288 p.
- SEMENOV-TJANŠAN’SKIJ P. P., 1896b : *Istorija poluvekovoje dejatel’nosti imperatorskogo russkogo geografičeskogo obščestva 1845-1895* [‘Histoire des activités de la Société impériale russe de géographie pendant le demi-siècle 1845-1895’], avec l’aide d’A. A. Dostoievskij, čast’ 2, otdel 4, Saint-Pétersbourg : tipografija V. Bezobrazova & K^o, pp. 470-979.
- SÉRIOT Patrik, 1998 : «La linguistique, le discours sur la langue et l’espace géo-anthropologique russe», in J.-P. LOCHER (éd.), *Contributions suisses au XII^e congrès international des slavistes à Cracovie, août 1998*, Bern : Peter Lang, pp. 363-395.
- , 1999 : *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris : Presses universitaires de France, 353 p.
- , 2000 : «Limites, bornes et normes : la délicate constitution de l’objet de connaissance en science humaines», in Georges NICOLAS et Patrick SÉRIOT, *Colloque GéoPonts*, Actes du Colloque UNIL-IUKB, Sion : Tegeo, Société Scientifique Eratosthène, pp. 125-139.
- SIDIKOV Bahodir, 2003 : «*Eine unermessliche Region*». *Deutsche Bilder und Zerrbilder von Mittelasien (1852–1914)*, Berlin : Logos Verlag, 472 p.
- TRUBECKOJ N.S., 1993 : *Rossija meždu Evropoj i Aziej : Evrazijskij so-blazn* [‘La Russie entre l’Europe et l’Asie : la tentation eurasiennne’], Moscou, pp. 59-76 (1^{ère} éd. in *Evrasijskij vremennik*, Berlin, 1925).
- VERNADSKIJ G. V., 1927b : *Načertanie russkoj istorii, s priloženiem «Geopolitičeskix zametok po russkoj istorii» P. N. Savickogo* [‘Tracé d’histoire russe avec l’annexe «Notes géopolitiques à propos de l’histoire russe» de P. N. Savitsky’], [Praga] : Evrazijskoe knigoizdatel’stvo.
- YEE Cordell D. K., 1994 : «Traditional Chinese Cartography and the Myth of Westernization», in J. B. HARLEY and David WOODWARD (eds), *The History of Cartography*, v. 2, book 2, *Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies*, Chicago–London : Univ. of Chicago Press, pp. 170-202.



L'Europe en 1870, vue par les caricaturistes de l'époque